



Abir Mukherjee

le soleil rouge de l'Assam



So British



Venu se désintoxiquer de son addiction à l'opium dans un ashram au cœur de l'Assam, le capitaine Wyndham ne pensait pas, entre deux tisanes infâmes, prendre précisément des vacances. Cependant il ne pouvait imaginer qu'en ce mois de février 1922, à l'autre bout de la planète, un fantôme surgi d'un lointain passé londonien reviendrait le hanter. Un de ces sales types croisés du temps où, jeune policier à Scotland Yard, il faisait ses premières armes dans les quartiers populaires de l'est de Londres, là où dockers anglais, immigrés et trafiquants de tout poil ne faisaient pas bon ménage. Mais que peut bien faire cet escroc dans ce coin paumé où on ne trouve pas un whisky convenable à des miles à la ronde ? Deux enquêtes croisées pour dénoncer une même peur de l'étranger à travers une énigme digne des maîtres du genre.

ABIR MUKHERJEE, né dans une famille d'immigrés indiens, a grandi dans l'ouest de l'Écosse. Il a choisi de situer sa série policière durant les années 1920, moment où l'emprise britannique sur l'Inde commence à être mise en discussion. Après *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling* (Prix *Le Point* du polar européen 2020), *Les Princes de Sambalpur* et *Avec la permission de Gandhi*, voici le quatrième titre de cet auteur au succès grandissant.

« Ambitieux, d'une grande finesse, largement documenté... Et un humour dévastateur ! » *France Inter*

Abir Mukherjee

Le soleil rouge de l'Assam

*Traduit de l'anglais
par Fanchita Gonzalez Batlle*



Liana Levi

Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire
en fin de volume.

*Pour Milan et Aran,
mes merveilleux garçons*

Un vent d'est se lève néanmoins, Watson, un vent d'est tel qu'il n'en a jamais soufflé encore sur toute l'Angleterre. [...] Mais c'est un vent divin, et des contrées plus saines, meilleures, plus fortes scintilleront sous le soleil quand la tempête aura passé.

Arthur Conan Doyle, *Son dernier coup d'archet*

PROLOGUE

Février 1922
Jatinga, Assam

Les oiseaux se suicident.

Pas quelques-uns, mais des milliers.

« Ce sont des étourneaux, dit la femme. Des “oiseaux suicide”. »

Une question d'un maître d'école mort depuis longtemps résonne dans mon crâne.

« Vous, Wyndham. Le nom collectif pour un vol d'étourneaux est... ? »

Mon ignorance, marquée par un claquement de règle sur le bureau.

« *Murmuration*, mon garçon ! Une nuée d'étourneaux est une *murmuration* ! N'oubliez pas. »

Ce mot suggérerait la clandestinité. Le chuchotement. Un mystère.

Il était peut-être lié à la manière dont volent ces oiseaux ; d'immenses nuées qui pirouettent dans les nuages comme d'un même élan, sous les ordres d'une seule voix.

Et ce soir, dans le vide de la nouvelle lune, cette voix leur ordonne-t-elle de descendre en vrille à travers le brouillard de la montagne pour venir s'écraser sur le sol de cette vallée au milieu de nulle part ? Je m'accoude à la balustrade de bois de la véranda et j'observe.

Dans la vallée, les flammes d'une centaine de torches éclairent une scène dantesque où des hommes deminus de la tribu locale poussent des cris aigus et courent

attaquer les oiseaux tombés avec des massues et des bâtons.

Je demande pourquoi.

La femme se tourne vers moi, l'expression soudain assombrie.

« Par peur, dit-elle. Comme les hommes du monde entier attaquent tout ce qu'ils ne comprennent pas.

– Je parlais des oiseaux. Pourquoi viennent-ils ici pour mourir? »

Elle sourit. « Nous devons tous mourir quelque part. Et personnellement, je ne vois pas de meilleur endroit. Et vous, capitaine? » Elle regarde vers les hommes de la tribu. « Bien entendu, les gens d'ici disent que la vallée est maudite. Que les oiseaux sont possédés par des esprits mauvais.

– Et vous? Que croyez-vous?

– Moi? »

Elle feint la surprise et se rapproche de moi. Quand elle répond, c'est par un chuchotement. « Si vous décidez de rester un certain temps dans notre petit avant-poste, capitaine, vous risquez de découvrir que bon nombre d'entre nous sont possédés par une certaine malveillance. Qui peut dire qu'ici le mal n'est pas à l'œuvre? »

Les cris montant de la vallée s'éteignent peu à peu et le vent commence à se calmer, libéré du tourbillon constant des oiseaux venant mourir en frappant le sol.

Une porte s'ouvre derrière nous. Une lumière jaune déborde sur l'obscurité veloutée de la véranda. Un domestique raide en tunique blanche coiffé d'un turban en éventail empesé annonce que le dîner est servi, puis il s'efface tandis que les *sahibs** et *memsahibs**¹ du Jatinga Club se hâtent de vider leur verre et retournent à l'intérieur.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire en fin de volume.

Emily Carter boit la dernière gorgée de sa flûte.
«Préparez-vous, capitaine, dit-elle. C'est là que le spectacle commence.»

Elle tend son verre vide au domestique et disparaît à l'intérieur, non sans avoir repoussé d'un coup de pied un oiseau ensanglanté et l'avoir fait tomber dans l'obscurité au-dessous de nous.

1

Deux semaines plus tôt

J'ai quitté Calcutta avec une résolution inébranlable, une pleine valise de gourdes de *kerdu** et en cas d'urgence une boulette de résine d'opium cachée entre les plis de mes vêtements. Ma destination était un ashram dans les collines de Cachar, un endroit oublié au fin fond de la lointaine province de l'Assam, à trois jours de train et un million de miles de la sophistication, si l'on peut dire, de Calcutta. Elle m'a été sinon hautement recommandée, du moins chaudement vantée par mon médecin le docteur Chatterjee, un praticien indien spécialisé dans les potions ayurvédiques, que j'aurais traité de charlatan si ses remèdes ne m'avaient paru efficaces. Il m'a expliqué avec des accents pieux que l'ashram était dirigé par un saint homme du nom de Devraha Swami, un vieux sage de 250 ans qui peut guérir à peu près tout depuis les remontées acides jusqu'à la fièvre jaune avec seulement quelques herbes et beaucoup de prières. Ce n'est pas grand-chose sur quoi fonder ses espoirs, mais dans ma situation actuelle je n'ai guère le choix. Et comme on dit, un homme qui se noie s'accroche à une paille... ou un brin d'herbe.

La gourde de *kerdu* est aussi une suggestion de Chatterjee; écrasée et mélangée à quelques autres éléments elle donne une pulpe qui, une fois allongée d'eau, a le goût du cirage, mais apporte un répit temporaire dans les crises de manque. J'en ai emporté suffisamment pour un voyage de trois jours, plus un supplément parce qu'en

matière de transport ferroviaire, comme en toute chose d'ailleurs, rien en Inde ne fonctionne jamais selon les horaires prévus.

J'ai débarqué dans ce pays il y a presque quatre ans, j'ai traîné sur les quais de Kidderpore et suis entré dans la première d'un millier de fumeries d'opium – j'exagère à peine –, et j'ai certainement trouvé ma première dose dans la semaine qui a suivi mon arrivée.

Je ne suis pas arrivé toxicomane – *opiomane* – comme disent les prêtres et les pédants. Je faisais de l'opium un usage médical, un moyen de supprimer les cauchemars et provoquer le sommeil. L'addiction est venue plus tard, graduellement, *pernicieusement*, et j'ai mis encore plus longtemps à m'en rendre compte.

J'ai essayé de m'en détacher. Qui ne l'aurait pas fait ? Après tout, un policier qui fume régulièrement de l'opium est comme un coureur qui a ses chaussures attachées. Il peut réussir à tenir un moment debout, mais tôt ou tard il finira par tomber à plat ventre.

Et quand vous tombez, les gens le remarquent.

Malheureusement pour moi, ceux qui l'ont remarqué les premiers ont été les hommes et les femmes omniscients de la Section H, le bras du renseignement de l'armée, responsables de la stabilité politique du Raj. Ils ont tendance à interpréter leur tâche au sens le plus large, ce qui signifie qu'ils espionnent tout un chacun, moi inclus dans mes pèlerinages nocturnes aux mauvais temples.

Jusqu'ici ils ont gardé l'information pour eux, moins par bonté d'âme que pour avoir prise sur moi et me contraindre à leur obéir. Quoi qu'il en soit, rien ne garantit qu'ils ne changeront pas d'avis et n'informeront pas mes supérieurs, et la menace plane au-dessus de ma tête.

J'ai donc décidé d'agir, d'où mon voyage, d'abord par chemin de fer puis par la route, vers l'ashram de Devraha Swami.

L'expédition a assez bien commencé. J'ai pris le Darjeeling Mail à la gare de Sealdah pour Santahar Junction, dans le nord du Bengale, en espérant attraper la correspondance pour Guwahati, la capitale de l'Assam. Mais il n'y en a pas eu, en raison apparemment d'une grève de « ces horribles employés indigènes bons à rien » plus loin sur la ligne.

Face à une telle adversité j'ai fait ce que ferait tout Anglais qui se respecte. J'ai donné quelques annas à un garnement pour qu'il m'indique la boisson alcoolisée la plus proche et j'ai plongé dedans.

J'ai passé le plus clair de la journée à attendre accoudé au bar d'un tripot défraîchi appelé Duncan's Hotel où la bière était autorisée mais où je manquais tristement de compagnie. Ce n'est pas agréable de boire seul, en tout cas très, quant à des compagnons de bière, ou de n'importe quelle autre sorte, d'ailleurs, je n'en avais qu'un : mon ami et jeune second le sergent Sat Banerjee. Il m'a sauvé la vie un jour et je ne lui en ai pas tenu rigueur. Bien entendu, Sat n'est pas son véritable prénom. Les Indiens n'aiment pas les prénoms victoriens prétentieux, du moins pas pour leurs enfants. Il s'appelle en réalité Satyendra, que personne ne sait prononcer, et tout le monde l'appelle Sat. En tout cas tous les Anglais.

Or Sat était en route pour Dacca, la deuxième ville du Bengale, dans le trou du cul de la province, et séparée de Calcutta par deux cents miles et la moitié du delta du Gange. Il est allé chez sa tante pour échapper à la fièvre torride d'indépendance qui a infesté la populace indigène de Calcutta et divisé les familles, frère contre frère, père contre fils.

Au bout d'une demi-journée il me manque déjà, et je m'aperçois que c'est parce que ces six derniers mois nous avons passé très peu de temps à prendre un verre ensemble

comme nous aimions à le faire lorsque je suis arrivé, quand la ville était nouvelle et brillante et que l'opium était mon serviteur, non mon maître. Au Duncan's Hotel j'ai levé mon verre en son honneur, alors que sa tolérance à l'alcool est égale à celle de l'écolière anglaise moyenne.

À la tombée de la nuit le gamin est revenu m'annoncer l'arrivée de l'Assam Mail et je l'ai suivi, sans avoir appris qui était ou avait été Duncan, ni quelle terrible folie l'avait poussé à installer cet hôtel au milieu de nulle part.

Le soulagement que j'ai pu éprouver à me trouver enfin dans l'Assam Mail s'est évaporé quand je me suis rendu compte que j'aurais probablement pu aller à pied à Guwahati plus vite que le bruyant petit train sur voie étroite. Alors que la vieille locomotive avançait pesamment dans l'obscurité j'ai tenté l'impossible en essayant de m'installer confortablement sur la rude banquette en bois du wagon de deuxième classe où j'allais passer la nuit.

Quand nous sommes arrivés à la capitale de l'Assam un soleil rouge se levait et il faisait suffisamment clair pour que je voie mon train pour Lumding quitter joyeusement la gare. Quelqu'un d'autre aurait peut-être attendu le prochain, mais il n'avait probablement pas deux courges en train de pourrir dans sa valise. J'ai préféré arrêter un chauffeur de camion et le payer pour me transporter en quatrième vitesse au prochain arrêt sur la ligne, où nous sommes arrivés juste au moment où le chef de gare allait siffler.

Lumding est apparu neuf heures plus tard ; mon stock de kerdu et moi étions au bord de l'épuisement. Je suis tombé du train dans la pagaille odorante et multicolore de la vie provinciale indienne, avec ses marchands et ses voyageurs, ses colporteurs qui vantent leurs articles avec la même urgence que les adventistes du septième jour annoncent la venue prochaine du Messie, et ses paysans

qui vont au marché chargés comme des bêtes de somme de leurs produits, leur gagne-pain, qui pèsent sur leur dos étroit. Il y avait même quelques officiers coloniaux aux joues rouges de bébé, frais émoulus, qui voyagent en solitaire à l'intérieur du pays vers quelque avant-poste lointain où ils seront l'unique autorité blanche dans un rayon de cinquante miles.

C'est arrivé sur le quai. Comme un coup de tonnerre. Une décharge électrique de terreur. Le temps d'un battement de cœur j'ai croisé un fantôme, un mort, un homme que j'ai vu pour la dernière fois il y a presque vingt ans. Son regard a traversé le hall de la gare pour me transpercer. Plus vieux, ravagé par le temps, mais toujours avec la même froide fixité. Certes, avec les années la mémoire joue des tours, mais il est difficile d'oublier le visage de l'homme qui a essayé de vous tuer.

Une sueur froide a coulé dans mon cou. Je me suis dit que j'étais le jouet d'un jeu de lumière, de mon épuisement, une victime de l'opium, j'étais prêt à accepter n'importe quoi sauf l'évidence qui se trouvait devant moi. C'est peut-être la raison pour laquelle je suis resté planté là, stupéfait.

Une seconde plus tard il avait disparu dans les remous de l'océan de corps. J'ai repris mes esprits dans la panique, les tempes battantes, j'ai attrapé ma valise et je l'ai poursuivie en me frayant un chemin dans la foule, sans croire encore tout à fait à mes yeux et à ma mémoire. J'ai bousculé des voyageurs qui protestaient et j'ai aperçu le dos d'un costume en lin avant de perdre encore l'homme dans la foule qui se dirigeait vers la sortie.

J'ai couru, hors d'haleine et trempé de sueur, et j'ai émergé sur les marches de la gare juste à temps pour le voir disparaître dans une grosse voiture noire qui attendait moteur tournant au ralenti. Un porteur y a déposé sa valise et un chauffeur vêtu de blanc a démarré. Quand la voiture

s'est éloignée j'ai aperçu une dernière fois l'homme assis à l'arrière. Je me disais que c'était impossible. Ici, maintenant, dans ce coin perdu, comment pouvais-je voir un homme qui avait échappé à une condamnation pour meurtre, un homme qui avait également cherché à me tuer ? Et il avait bien failli réussir.

J'ai frissonné et j'ai regardé la voiture prendre de la vitesse, désespéré. J'étais plié en deux tant ma tête et mes os étaient devenus douloureux. Je me suis dit que j'avais affaire à une absurdité, une aberration, une illusion paranoïaque, appelez cela comme vous voudrez, et que la silhouette était celle de quelqu'un d'autre, un commerçant, un inspecteur des impôts, ou encore un planteur de thé en voyage d'affaires. Après tout, j'avais déjà eu des hallucinations dues à l'opium, rien de tel il est vrai. Jamais rien d'aussi palpable, aussi précis. Qui plus est, elles étaient toujours survenues sous l'effet de la drogue et dans l'isolement d'une fumerie ; jamais, comme cette fois, au cœur d'une énorme foule. Et tout en pensant qu'halluciner soudain, après tant d'années, au sujet d'un meurtrier mort depuis longtemps était troublant, j'étais terrorisé à l'idée que je sombrais peut-être dans la folie.

Whitechapel, Est de Londres

Ce sont d'abord ses cris qui ont attiré mon attention. Des cris perçants qui fendaient la pluie torrentielle et se répercutaient sur les murs effrités et dégoulinants.

« Allons, Wyndham. Courage ! »

La voix était profonde et sévère, j'ai fait de mon mieux pour obtempérer. Les ruelles étroites de Whitechapel, jamais agréables, étaient devenues un labyrinthe de lieux louches et d'impasses détrempe et glissant. En avance sur moi, le sergent Whitelaw a sifflé.

Nous avons galopé dans Black Eagle Street, nous sommes passés devant le haut mur agressif de la brasserie Truman, nous avons traversé la cour boueuse d'un groupe de logements collectifs et sommes arrivés dans Grey Eagle Street.

Deux silhouettes emmêlées dans une lutte se détachaient à la lumière du lampadaire d'une rue éloignée. À côté d'elles une femme, à en juger d'après la longueur de ses cheveux et ses cris, semblait être tombée sous les coups.

Des bougies ont fleuri aux fenêtres des étages. Whitelaw a sifflé de nouveau ; une erreur, car cela n'a servi qu'à signaler notre présence aux deux combattants alors que nous étions encore trop loin pour intervenir. En effet, les hommes ont cessé de se battre, ils ont regardé dans notre direction, et un instant plus tard ils décampaient à toute vitesse.

Nous les avons poursuivis, du moins jusqu'à ce que nous atteignions la femme, qui a continué à crier sans

nous accorder d'attention. Sa joue gauche commençait à gonfler et du sang coulait, mélangé à la pluie. Soudain, j'ai eu un choc. Je la connaissais.

J'ai murmuré : « Bessie ? »

« Poursuivez-les, Wyndham ! a crié Whitelaw. Je m'occupe de la fille. »

J'ai obéi. Sans hésiter. Même si je la connaissais mieux que presque toute autre femme à Londres. Elle avait vingt ans, elle était mariée depuis moins de six mois et elle s'appelait Bessie Drummond.

Mais pour moi elle serait toujours Bessie May.

Les choses auraient peut-être été différentes si j'étais resté avec elle, mais Whitelaw était sergent et je n'étais qu'agent, dans la police depuis neuf mois seulement, et les ordres sont les ordres.

Je l'ai laissé agenouillé auprès de Bessie tandis que je poursuivais les deux silhouettes, guère plus, désormais, que des ombres dans l'obscurité. À une centaine de yards ils se sont séparés ; l'un a pris à gauche dans Pearl Street et l'autre a poursuivi tout droit. Je l'ai suivi. Il paraissait plus près maintenant et, surtout, affaibli, peut-être blessé. Il courait en se tenant une main.

Derrière moi Whitelaw a sifflé de nouveau pour appeler des renforts. J'ai espéré que ce soit pour qu'ils participent à la capture des deux fugitifs et non parce que les blessures de Bessie exigeaient une attention particulière.

L'homme que je suivais a disparu dans le noir puis il a réapparu dans le halo d'un lampadaire et a traversé Quaker Street comme une flèche. Je me suis accordé un sourire. Je savais qu'à cent yards plus loin il y avait une impasse, un mur, et quarante pieds plus bas le remblai de la voie ferrée.

J'ai ralenti. Un homme aux abois est un homme dangereux, et je voulais être prêt au cas où il essaierait de revenir sur ses pas, ou de tenter sa chance avec ses poings. La rue

a replongé dans l'obscurité, mais je l'entendais encore courir. Des semelles fines frappant les pavés mouillés. Et soudain il s'est arrêté.

J'ai crié : « Laissez tomber ! Vous ne pouvez aller nulle part. »

J'ai avancé, les sens en alerte, jusqu'à ce que je le voie. Un homme maigre coiffé d'une casquette en tissu qui tenait son bras droit avec le gauche. Dieu sait comment il avait réussi, mais il s'était hissé sur le mur séparant la rue de la voie ferrée.

Il s'est retourné et a regardé dans le vide. J'ai juré et me suis mis à courir une fois de plus dans l'espoir de l'empêcher de faire une idiotie.

« N'essayez pas ! Vous vous casserez le cou ! »

Il a hésité. Je n'étais plus qu'à quelques yards. Il a regardé par-dessus son épaule, il m'a souri, puis il a pivoté de nouveau et dans un mouvement presque gracieux il a sauté.

Je l'ai entendu heurter le sol et je suis resté un instant pétrifié. Quand j'ai repris mes esprits j'ai couru me hisser sur le mur. J'ai regardé en bas en me blindant contre le spectacle de son corps brisé sur les rails. Au lieu de quoi j'ai vu une demi-douzaine de wagons de marchandises arrêtés directement au-dessous. L'homme descendait de l'un d'eux et courait sur la voie en direction de Shoreditch.

J'ai sauté et j'ai atterri lourdement sur le toit du wagon. Il était glissant de pluie et les semelles de mes bottes offraient autant de prise qu'un porc gras sur un lac gelé. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire j'étais sur mon cul, je tâtonnais pour trouver à quoi me retenir et je descendais du toit. Quand j'ai atteint le bord j'ai attrapé la gouttière qui bordait le wagon. Emporté par mon élan j'ai poussé un juron quand une douleur fulgurante m'a déchiré le bras droit. Mais je n'ai pas lâché prise. J'ai juré de nouveau, cette fois de soulagement, j'ai tout lâché et

j'ai atterri sur le sol mouillé. En reculant, j'ai trébuché, mon pied a heurté un rail et je suis tombé sur la voie.

Un sifflement a retenti, bien plus fort que celui de Whitelaw. J'ai levé la tête, et en quelques secondes j'ai vieilli de dix ans : une locomotive colossale se ruait furieusement sur moi.

Chaque fibre de mon être soudainement et violemment imprégnée de la crainte de Dieu, je me suis ressaisi et j'ai roulé hors de la voie à une vitesse qui aurait impressionné Mercure aux pieds ailés. Un instant plus tard le monstre est passé en trombe et je suis resté là, à plat ventre, le cœur martelant mes côtes.

Je me suis redressé. J'ai eu un haut-le-cœur. J'ai regardé autour de moi en recherchant frénétiquement mon bonhomme. J'ai entendu au loin un bruit de pas écrasant le gravier. Je me suis relevé avec difficulté pour courir derrière eux sur la voie vers la gare de Shoreditch, j'ai longé des trains de marchandises fouettés par la pluie, immobilisés sur leurs voies de garage. Illuminée comme un arbre de Noël la gare se détachait sur l'obscurité. Quelques voyageurs tardifs abrités sous une marquise victorienne scrutaient les voies en attente d'un train aussi invisible que l'homme que je poursuivais. J'ai continué de courir le long de la voie avant de tourner le coin du dépôt de marchandises de Shoreditch et me trouver dans un chapitre de l'Exode. Un groupe d'hommes courbés déchargeaient des sacs de jute d'un wagon. D'autres, en rang tels les Hébreux en esclavage en Égypte, attendaient leur tour en silence, trempés, pour que deux autres posent un énorme sac sur leurs épaules. Puis, titubant sous leur fardeau, ils se dirigeaient lentement vers un entrepôt proche.

J'ai couru questionner le chef d'équipe.

« Avez-vous vu passer quelqu'un par ici ? »

Il a eu du mal à m'entendre dans le bruit de la cour.

Vu de près il m'est apparu plus âgé que je n'avais cru, grisonnant, la cinquantaine. Mais un tel travail use un homme et il se pouvait qu'il ait dix ans de moins voire davantage.

J'ai répété la question.

Il a secoué la tête. « Qui serait assez fou pour mettre le nez dehors une nuit pareille ? »

J'ai parcouru l'entrepôt mais il n'y avait pas le moindre signe du fugitif. Désespéré, je suis revenu vers les voies et j'ai scruté l'obscurité. Au loin une silhouette grimpait sur le quai à Shoreditch.

Je me suis mis à courir, mais il était déjà trop tard. La distance était trop grande, et une fois sorti de la gare il disparaîtrait dans le dédale des rues sans que je le retrouve jamais. J'ai couru tout de même et j'ai atteint le quai à l'instant où le train de Liverpool Street s'arrêtait. J'ai étudié les visages fatigués des rares voyageurs, mais aucun signe de lui.

Je suis sorti tristement de la gare, je suis resté un instant sous la marquise, à l'abri de la pluie battante. Meurtri et trempé, j'ai pensé à ce que j'allais dire au sergent Whitelaw. De l'autre côté de la rue, la lumière qui brillait dans un pub ne servait qu'à aggraver mon malheur. J'ai entrepris le long trajet du retour vers Grey Eagle Street, en passant devant un groupe de malheureux qui s'abritaient sous les arches de la voie ferrée.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Death in the East*

Copyright © Abir Mukherjee 2019

First published as *Death in the East* by Harvill Secker,
an imprint of Vintage. Vintage is part of the Penguin Random House
group of companies.

© 2023, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © Kailash Kumar/iStock/Getty Images Plus

Cette édition électronique du livre *Le Soleil rouge de l'Assam* d'Abir Mukherjee
a été réalisée en janvier 2023
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0725-0)
ISBN ePDF: 979-10-349-0727-4